

À l'arrêt Topor-McDougall, je monte dans le bus 84. Par chance, il est vide.
Je m'installe dans un « carré » pour moi tout seul. J'écoute les bruits des rues de Paris,
les mouettes qui klaxonnent à cause des pigeons étourdis, les croissants et les pains
au chocolat qui se font grignoter, les cartables qui roulent derrière les enfants…



Je vois Paris qui passe dans les fenêtres du bus.
Sur le théâtre de la Seine nagent des canards
noirs vers le pont Royal.
Le ciel est aussi grand qu'il est vaste et bleu.

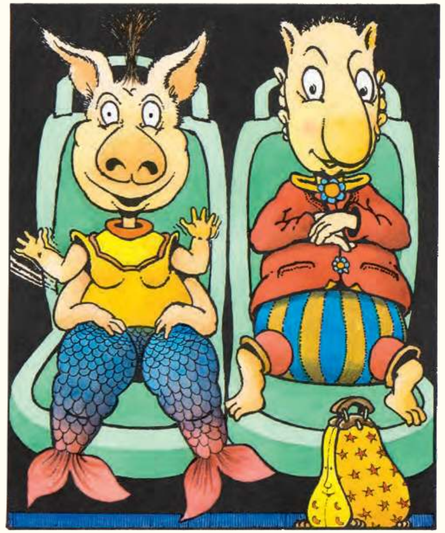
Le musée d'Orsay cache ses trésors, parfois il a encore
des rêves de trains en voyage, Bordeaux, Toulouse,
Nantes, Palikir, Reykjavik, Samarkand, Kyoto,
Kiev, Papeete, Yamoussoukro…

Les arbres sont bien rangés tout au long du jardin
des Tuileries. Chaque feuille, sur sa branche,
calcule le poids des nuages et le nombre de verts
différents des pelouses.

Les petits de parcifelles piaillent dans leur nid
car ils ont toujours faim. Des gens, ronds
comme des patates à pattes têtues, plongent du toit
de l'Orangerie, qui ne se rend compte de rien.

Soudain, je vois deux personnes
assises en face de moi, souriantes et amicales,
comme si on se connaissait depuis la maternelle.

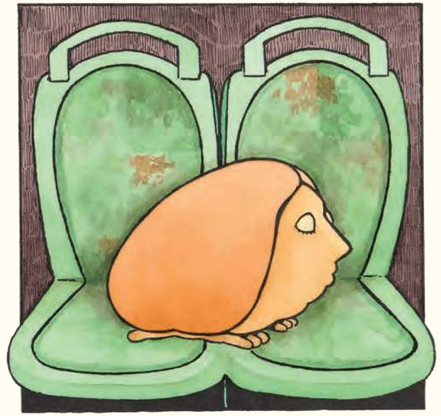
« Bonjour », me dit mon vis-à-vis de gauche,
« je me présente : Dorset. Edgar Dorset. Vous avez bien fait
de prendre le bus 84. Vous étiez sûr de nous rencontrer. »
« Ah ! », dis-je, tout en remarquant que l'on vient
de passer l'arrêt *Musée d'Orsay*. « Je ne me souviens pas
d'avoir voulu vous rencontrer. »
« Vous deviez nous rencontrer, car vous aimez
Léopold Chauveau », dit mon vis-à-vis de droite.
Je réponds, intrigué :
« Je ne connais pas de Léopold chaud veau, pas plus
que de Léopold froid veau, ni aucun veau, d'ailleurs… »
Ils sourient, complices et ravis.
Pour continuer leur farce, je dis à mon vis-à-vis de droite :
« Vous devez être Edgar Dunord ? »
« Dutout », me répond-il.
« Vous n'êtes pas du tout Edgar Dunord ? »
« Non, pas du tout, Dutout… Mon nom est Edgar Dutout. »
« Enchanté », dis-je.



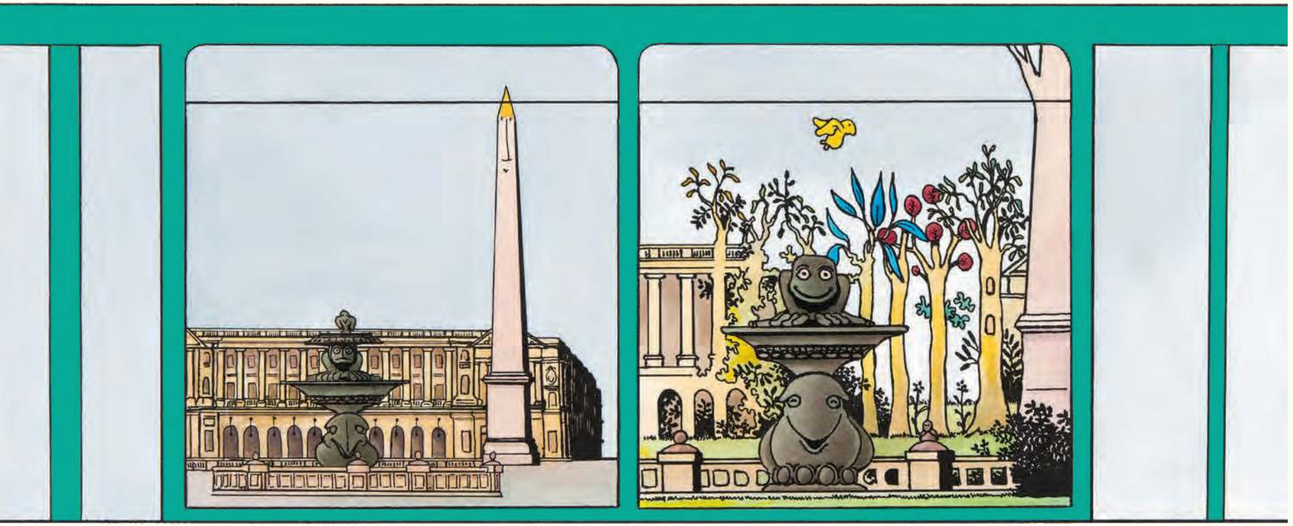
Je regarde derrière moi. Le bus est toujours aussi vide.
Mais le chauffeur a changé.



Le bus roule si souplement que je me demande
s'il a des roues ou s'il flotte sur des nuages moelleux.
Lorsque je regarde à nouveau mes compagnons
de voyage, ils font flop-flop-pchiiiiiiiiiiii
et disparaissent dans un soupiiiiiiiiir,
laissant à leur place une sorte d'œuf dur.

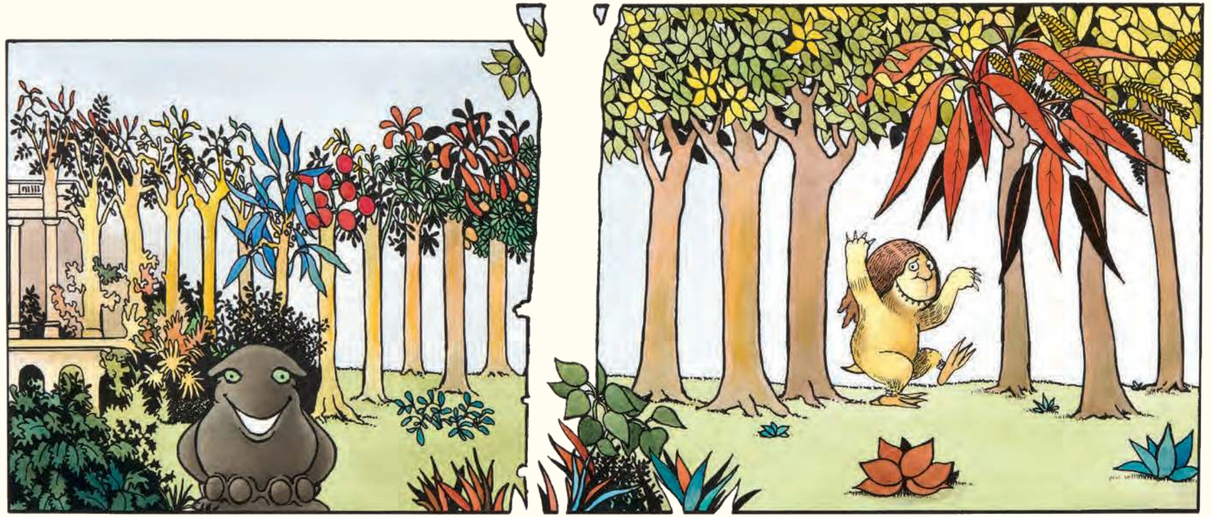


Et la voix du bus me dit :
« Ceci est votre coquille. Elle est à votre taille.
Entrez dedans et voyagez. »



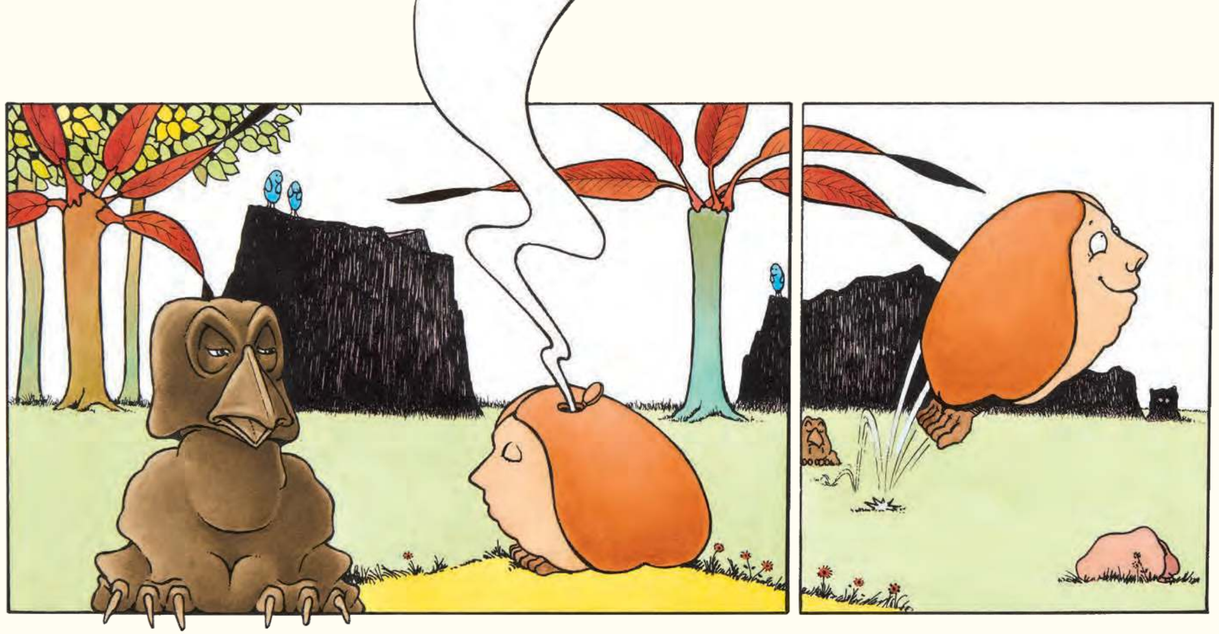
Nous traversons la place de la Concorde.
Elle n'est pas tout à fait
comme d'habitude.

La fontaine rit.
Les colonnes du ministère
de la Marine poussent en arbres.



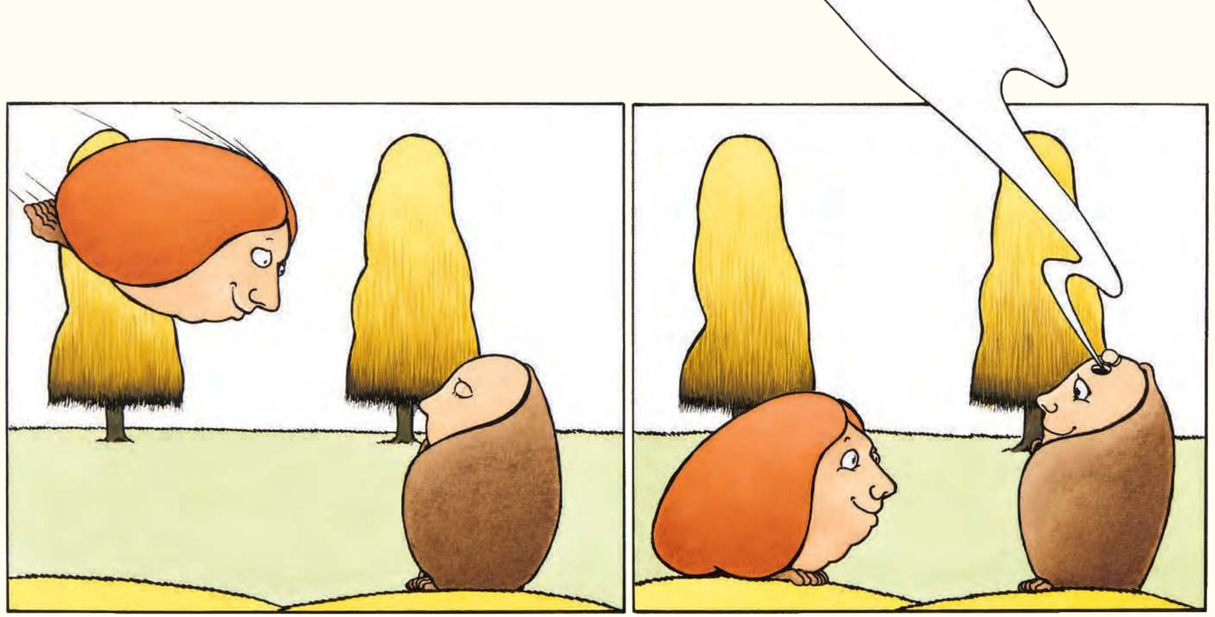
Toute la place s'enforestille.
Au moment où je me dis
que j'aimerais descendre du bus,

sous mes fesses, plus de banquette,
sous mes pieds, plus de plancher,
autour de moi, plus de bus 84.



Soudain, je suis emporté par un entonogondolo
qui me fait entrer dans ma coquille. Près d'un monstre.
« Joyeux toi, tu bienvenu voyage pays de nous », me dit-il.

Ma coquille me va comme
une chaussure super bondissante.
Je saute joyeuzému.



Au moment où je pense à Toikili, qui lis ce livre,

pchhiiouitte… un autre entonogondolo
te fait glisser dans ta coquille. Tu es, Toikili,
avec moi dans cette histoire, tout au long de ces pages.